GILLES BARRÉ

L'HÉRITIÈRE DES CLOUS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

https://editions-maia.com

Un grand merci à tous les participants de *euthena.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

... ...

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN 9791042538996
Dépôt légal : octobre 2026

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger
Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger
Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger
Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Prologue

Toulouse, hiver 2023

Derrière la gare Matabiau, une vieille voie ferrée ne menait plus nulle part. Un wagon de fret rouillait, abandonné sur un rail mort. Ses flancs tagués grinçaient sous les rafales du vent. À l'intérieur, une lampe-tempête vacillait sur une caisse. Sa lumière jaune tremblotante projetait des ombres nerveuses sur le métal.

Une voiture noire se gara lentement le long du quai.

Une silhouette en descendit, puis remonta l'esplanade déserte. Tapi dans l'ombre du wagon, un homme guettait, immobile derrière la porte coulissante. Casquette usée, sac à l'épaule. Quand la silhouette approcha, il ouvrit la porte, jeta un regard autour de lui, méfiant :

— Seul ?

— J'espère que ça en vaut la peine, répliqua Barbier en montant dans le wagon.

Le premier, petit, nerveux, portait un caban militaire élimé et des gants de cuir râpés. On le surnommait Monte-en-l'air. Pas un voleur ordinaire : ses entrées étaient propres, sans vitre brisée ni serrure forcée. Sa signature, c'était l'absence. Il grimpait aux balcons, gouttières, toits… silencieux comme un chat. Il repartait avec ce qui avait de

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

la valeur, et, parfois, les gens mettaient des semaines à s'en rendre compte.

Sans un mot, il posa une pochette cartonnée sur une tablette fixée à la paroi.

Barbier saisit le contenu, effleura les feuillets jaunis, les croquis à l'encre brune, les calculs griffonnés dans les marges. Les plans n'avaient pas de nom, juste deux lettres gravées discrètement : « ⓐ⦃ ». Le papier, presque friable, portait les marques du temps. L'encre brune s'effaçait par endroits.

Barbier fronça les sourcils.

— T'es sûr que c'est pas volé à une école d'ingénieurs, ce truc ?

Monte-en-l'air soupira, avec cette fausse nonchalance qu'ont ceux qui savent exactement ce qu'ils tiennent entre les mains. Il haussa les épaules, un sourire en coin.

— Je ne fréquente pas les écoles, juste les endroits oubliés.

Il marqua une pause, puis ajouta, presque pour lui-même :

— Une vieille baraque. Tout était vieux… sauf ça, planqué derrière des bouquins.

Barbier pencha à nouveau la tête sur les croquis, reconnut le lexique ancien, mais la logique, elle, était bien là : une formule, une structure, un alliage… du génie. Il n'en revenait pas. Il leva la tête, comme frappé par un éclair de compréhension. Son regard s'était durci.

— Personne d'autre a vu ça ?

Monte-en-l'air secoua la tête. Silence glacé.

— Et ça appartenait à qui ?

— J'en sais rien. Maintenant, c'est à vendre.

Barbier sortit une enveloppe, la posa sur la caisse. Un bruit mat, trop lourd pour n'être qu'un pourboire.

— Tu prends. Et tu oublies. Définitivement. Ces papiers, t'oublies jusqu'à l'odeur.

Monte-en-l'air ne toucha pas tout de suite l'enveloppe. Il regarda Barbier quelques secondes. Aucun des

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger
Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger
Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

deux ne parlait. Un sourire lent se dessina, comme une griffure discrète.

— J'me fous de ce que c'est, fit Monte-en-l'air désignant la pochette vide d'un geste du menton. C'était planqué, tu paies, je livre. Fin de l'histoire.

Il s'éclipsa et s'enfonça dans l'obscurité, tel un chat de gouttière glissant entre les ombres de Matabiau.

Barbier resta seul. Il passa lentement la main sur les feuillets. Ce n'était pas seulement du papier. C'était une promesse. Un vestige. Les schémas, les calculs, les annotations… tout lui révélait qu'il avait sous les yeux bien plus que les travaux d'un simple ouvrier fondeur. Son expérience de l'industrie lui soufflait que ces pages renfermaient une découverte d'une valeur inestimable.

Un lent sourire étira ses lèvres.

L'Histoire allait être réécrite. À son nom.

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger
Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger
Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger
Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger
Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger
Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Chapitre 1

L'aube peinait à se lever sur les rives du Tarn. Sous un ciel d'étain, la rivière roulait ses eaux lourdes, et les brumes s'accrochaient aux toits de Villemur. Sur la rive gauche, la fonderie Castelbou & Cie, spécialisée dans la ferronnerie, la quincaillerie et la fonte du fer, dressait sa masse sombre. En 1838, elle avait l'allure d'une forteresse industrielle : hauts murs de briques, verrières ternies par l'humidité, cheminées dressées vers le ciel sombre.

Le sol craquait sous les pas des ouvriers. Les hennissements des chevaux et le vent brisaient le silence. Devant la large porte en fer forgé, un contremaître, carnet en main, notait les arrivées d'un geste vif.

Antoine s'approcha, ses sabots écrasant la boue durcie. À seulement vingt-deux ans, son visage buriné et ses traits fermés lui donnaient l'allure d'un homme plus âgé.

Un sifflet strident fendit l'air, appelant les ouvriers à rejoindre leurs postes au cœur de l'usine grondante. Il était un peu plus de six heures du matin : l'aube pointait à peine sur le village. Antoine salua brièvement le contremaître, qui griffonna son nom sans lever les yeux. Le vent sifflait dans les coursives, fouettant les visages, faisant gémir les volets mal accrochés.

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

Antoine entra. La chaleur le frappa aussitôt. Odeur de métal chauffé. Vapeur. Fracas des machines. Les marteaux reprirent, réguliers, implacables, projetant des gerbes d’étincelles sur les visages noircis autour de lui.

Il cligna des yeux. Pince en main, Antoine ajusta un moule, vérifia la chaleur du creuset. Les gestes venaient d’eux-mêmes, dans la cadence familière de la fonderie. C’était reparti pour une journée.

Un geste après l’autre. Précis. Répété.

C’est alors que tout bascula.

Un petit flacon de sel ammoniac sur une étagère bancale lui glissa des doigts. Un instant, il le retint, comme suspendu… puis il échappa, basculant en un filet argenté sur les copeaux et la poussière. Le liquide se répandit sur un tas de débris métalliques, des copeaux d’acier, de la poussière de cuivre et des résidus encore tièdes.

Une étincelle jaillit, brève, avant de s’éteindre.

Antoine fronça les sourcils.

Une fumée bleutée monta. Le tas frissonna. Il rassembla le mélange et le vida dans un creuset encore tiède. Un geste machinal. Mais le métal ne fondit pas comme les autres. Antoine retira le creuset. Le lingot était lisse. Dense. D’un gris profond. Il appuya avec le manche de sa masse. La matière céda. Puis reprit sa forme. Il frappa à nouveau, d’un coup de masse plus fort. Le métal ploya. Ne rompit pas. Pas comme les autres.

Il insista. Encore. La surface ondula… puis revint. Exactement comme avant.

— Comment…

— Taillefer ?

Il sursauta.

Le contremaître se tenait dans l’encadrement.

Antoine fit glisser le lingot dans l’ombre.

— Tu traînes ?

— Je termine.

Le regard de Dumas balaya l’atelier, sans s’attarder. Puis il repartit. La porte claqua.

Antoine attendit. Seul.

Il reprit sa masse, plus imposante cette fois. Il la souleva avec peine et frappa de toute sa force. Encore. Et encore. Chaque frappe le faisait vibrer. Le métal céda sous la masse, se fondit comme un liquide figé, puis reprit lentement sa forme initiale, comme si chaque coup n'avait jamais existé.

La sueur perlait sur les tempes d'Antoine. Il resta là, la masse encore en main, le souffle coupé. Jamais il n'avait rien vu de pareil.

Ce soir-là, la rivière charriait ses eaux sombres dans le froid. Un bac descendait lentement, chargé de légumes, de charrettes et de six ouvriers fatigués. Les lanternes à huile dessinaient sur l'eau de brèves flammes dorées. Sur la rive, Antoine avançait, les mains dans les poches, observant les visages penchés sur les sacs, les conversations étouffées par la brume.

Devant lui, le pont suspendu de Villemur-sur-Tarn déployait ses câbles de fer comme une immense toile d'araignée reliant les ateliers fumants de la manufacture Gausseran & Castelbou à la petite commune ouvrière. Sous les planches qui vibraient légèrement, le Tarn, gonflé par les pluies de la veille, roulait des eaux où se mêlaient des reflets d'acier et de boue.

Un fermier poussait sa charrette avec précaution, craignant qu'une roue ne se coince entre les madriers. Derrière lui, un marchand de tissus discutait âprement avec le préposé au péage. Deux fondeurs, les mains encore noircies, marchandaient un sou comme s'il s'agissait d'une fortune. Impassible dans sa guérite, le garde répétait les tarifs sans lever les yeux.

Le soleil disparaissait derrière les bois. Les ferronneries du pont s'embrasaient d'une lueur cuivrée tandis que les ombres s'allongeaient sur le Tarn. Des ouvriers, arrivés devant le péage, hésitaient un instant avant de redescendre vers les berges. Ils mettaient leurs frêles embarcations à l'eau, une lanterne vacillante à la main, préférant affronter les remous de la rivière plutôt que de payer le passage.

D’autres se glissaient entre les madriers, rampant au-dessus des eaux noires pour économiser quelques liards.

Antoine, lui, était pressé de rentrer. Il glissa un sou au garde et s’engagea sur le pont.

Chaque planche grinçait sous ses pas. En contrebas, le Tarn reflétait les lueurs des lanternes. Des branches mortes dérivaient au fil du courant. Le vent s’engouffrait entre les câbles, faisant vibrer le métal dans un long gémissement, presque animal. Une charrette s’engagea derrière lui, tirée par deux chevaux nerveux. Les sabots martelaient le tablier, le pont oscillait doucement, et Antoine sentit cette vibration lui remonter dans les jambes, comme si l’ouvrage lui-même respirait. Il poursuivit sa route.

À l’approche du village, Antoine levait invariablement les yeux vers la tour de Défense. Dressée au bord du Tarn, l’ancienne bâtisse de pierre, coiffée de tuiles plates, semblait monter la garde au-dessus du bourg depuis des siècles. Ses meurtrières et ses hautes fenêtres en arc brisé gardaient l’empreinte de son passé défensif.

Ses pas résonnaient sur les pavés humides de la rue Notre-Dame, la grande artère du bourg, qui deviendrait plus tard la rue de la République. Les maisons semblaient retenir leur souffle à son passage. Derrière les volets clos, des silhouettes furtives se dessinaient parfois, tandis que le vent agitait doucement les branches des arbres.

Sur sa droite, Antoine s’engagea dans la rue des Faures, future rue Gambetta. Des voix d’enfants s’échappaient des fenêtres ouvertes et se mêlaient aux bruits des ateliers : le martèlement des menuisiers, les coups sourds des cordonniers sur le cuir et le souffle des briquetiers attisant leurs fours pour cuire l’argile. Le village tout entier semblait vivre au rythme de ces sons familiers.

Comme à l’accoutumée, il s’approcha d’un étal éclairé par un lanterneau. Un garçon d’une quinzaine d’années, surnommé Tifou, y vendait des pommes et des tranches de pain d’épices. Les lanternes à huile des échoppes voisines jetaient des lueurs dansantes sur les pavés.